

BELLICA

Guerre, histoire et sociétés

Être assiégé : le blocus de Leningrad (1941-1944) à l'épreuve des journaux personnels

Sarah GRUSZKA

Article disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://revue-bellica.uqam.ca>

Pour citer l'article :

Sarah GRUSZKA, « Être assiégé : le blocus de Leningrad (1941-1944) à l'épreuve des journaux personnels », dans Simon CAHANIER et Mathieu ENGERBEAUD (éd.), *Varia*. Jeunes chercheuses et jeunes chercheurs, *Bellica. Guerre, histoire et sociétés*, vol. 2, n°2, 2025, p. 85-101 [En ligne : <https://revue-bellica.uqam.ca/articles/etre-assiege-le-blocus-de-leningrad-1941-1944-a-lepreuve-des-journaux-personnels/>].

Être assiégé : le blocus de Leningrad (1941-1944) à l'épreuve des journaux personnels

Sarah GRUSZKA

École des hautes études en sciences sociales et

Sorbonne Université

sarah.gruszka@ehess.fr

Le siège de Leningrad (septembre 1941-janvier 1944) est l'un des épisodes les plus meurtriers et les plus décisifs de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Durant 872 jours, dans le cadre de la guerre totale que menèrent les nazis en URSS, l'ancienne capitale impériale fut assiégée par les armées allemandes et finlandaises. Deux millions et demi de civils se retrouvèrent coupés du reste du pays, à l'exception d'un petit corridor à l'est de la ville, sur le lac Ladoga, où la Wehrmacht n'a jamais réussi à finaliser l'encerclement en effectuant sa jonction avec la Finlande au nord. À l'époque, Leningrad n'est pas n'importe quelle cité : c'est non seulement la deuxième ville d'URSS, mais aussi la septième plus grande ville du monde (derrière New York, Londres, Berlin, Moscou, Chicago et Paris), un centre industriel et portuaire majeur, l'un des plus grands producteurs d'armes et de munitions du monde où est produite la moitié des bateaux de guerre et des sous-marins du pays, sans compter sa charge symbolique forte – on l'appelait « le berceau du bolchevisme ». C'est pourquoi Leningrad occupait une place de choix dans les plans de Hitler. Sa conquête était l'objectif du groupe d'armées Nord, l'un des trois groupes d'armées chargés de conquérir l'URSS dans le cadre de l'opération Barbarossa. Elle aurait permis aux Allemands de mettre la main sur 600 usines et un chantier naval de premier plan, de contrôler la Baltique et de libérer plusieurs divisions pour prêter main-forte au groupe d'armées Centre chargé de la prise de Moscou¹.

Au-delà de cette importance sur le plan militaire et stratégique, l'histoire du siège de Leningrad est atypique, car il s'inscrit dans une situation de triple violence. Premièrement, celle de la Seconde Guerre mondiale, qui fut, sur ce qu'on appelle communément « le front de l'Est », d'une ampleur considérable par les ressources mobilisées, l'étendue des territoires concernés, les

¹ David GLANTZ, *The Battle for Leningrad. 1941-1944*, Lawrence, The Kansas University Press, 2002.

dégâts matériels et surtout le nombre de victimes (27 millions pour l'URSS). L'opération Barbarossa fut pensée par les nazis comme une guerre d'anéantissement (*Vernichtungskrieg*) et menée avec une violence inouïe, particulièrement à l'encontre des civils, car les Slaves représentaient, aux yeux de Hitler, des sous-hommes qu'il convenait de réduire en esclavage. Pas moins de 14 millions de civils périrent au cours de ces quatre années de conflit, qu'on appelle en Russie « la Grande Guerre patriotique »².

Deuxièmement, il s'agit d'une mégapole confrontée à un siège interminable. Ce sont donc avant tout les civils qui sont touchés, ce qui répond à l'objectif de la guerre d'anéantissement planifiée. Quand les Allemands arrivent aux portes de Leningrad, deux mois et demi après l'invasion de l'URSS lancée le 22 juin 1941, ils commencent à bombarder la ville, prenant notamment les entrepôts où était stockée une grande partie des réserves de vivres pour cible. Ils décident très vite, plutôt que de tenter de la conquérir, de l'assiéger et de refuser toute capitulation, afin de « raser Leningrad de la surface de la Terre » selon la terminologie nazie³. Le pouvoir soviétique n'ayant su anticiper ni l'invasion ni l'avancée fulgurante des troupes allemandes, l'évacuation de la population ne peut s'organiser à temps, de sorte que pas moins de 400 000 enfants se retrouvent encerclés dans la ville. Les assiégés sont alors confrontés à des conditions d'existence effroyables : le pilonnage parfois quotidien de l'ennemi, les pénuries de carburant et de vivres, le froid, l'obscurité, l'isolement et, surtout, une famine extrême qui décime la population. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 611 jours de bombardements, 125 grammes d'un pain en grande partie composé d'ersatz de farine (cellulose, résidus de foin ou de paille, copeaux de bois ou sciure) – soit la ration la plus basse à laquelle les habitants ont droit à l'hiver 1941-1942 –, 800 000 morts civils – de faim principalement –, soit un tiers de la population d'avant-guerre⁴, à quoi il faut ajouter 1 million de morts militaires au cours de la bataille de Leningrad, qui est considérée comme la plus longue bataille de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi la plus coûteuse en pertes⁵. Il s'agit donc d'un bilan extrêmement lourd, même au regard des normes de la guerre. Il faudra attendre 1959 pour que la ville exsangue retrouve sa population d'avant-guerre⁶.

Troisièmement, enfin, l'histoire de ce siège s'inscrit dans les années singulières du stalinisme, avec ce que cela implique de coercition et d'arbitraire. Les années de Grande terreur (1936-1938), terriblement meurtrières et éprouvantes pour les Soviétiques, viennent tout juste

² Sur la spécificité meurtrière de la guerre d'annihilation illustrée par le siège de Leningrad, voir Nicolas WERTH, *La Terre et le Désarroi : Staline et son système*, Paris, Perrin, 2007, p. 356.

³ Frank HALDER, *Военный дневник*, Moscou, Voennoe izdatel'stvo Ministert'sva oborony SSSR, 1971, t. 3, livre 1, p. 101.

⁴ Richard BIDLACK et Nikita LOMAGIN, *The Leningrad Blockade, 1941-1944: A New Documentary History from the Soviet Archives*, New Haven, Yale University Press, 2012, p. 49. Il n'y a pas de consensus parmi les historiens sur le nombre de victimes. Alors que Richard Bidlack et Nikita Lomagin l'estiment à 900 000 (*ibidem*, p. 1 et 273), Lisa Kirschenbaum propose de son côté le nombre de 1,2 million (*The Legacy of the Siege of Leningrad, 1941-1995: Myth, Memories, and Monuments*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 122). Ces chiffres ne prennent cependant pas en compte ceux qui sont morts au cours de la bataille de Leningrad (environ un million), sur le chemin de l'évacuation ou des séquelles des maladies contractées pendant le siège.

⁵ Nikita LOMAGIN, *Неизвестная блокада*, Moscou et Saint-Petersbourg, Neva-Olma, 2002, p. 8 ; D. GLANTZ, *The Battle for Leningrad...*, *op. cit.*, p. 468-469.

⁶ Edward BUBIS et Blair A. RUBLE, « The Impact of World War II on Leningrad », in Susan LINZ (éd.), *The Impact of World War II on the Soviet Union*, Totowa, Rowman & Allanheld, 1985, p. 191.

de se terminer, mais les répressions et la traque de l'ennemi intérieur n'en continuent pas moins pendant le siège, y compris au plus fort de la famine. Elles prennent toutes les formes possibles : perquisitions, arrestations, déportations des éléments « suspects », et même exécutions sommaires quotidiennes⁷. C'est ainsi que des dizaines de milliers de Lénigradois sont déportés, alors même que les transports font défaut pour l'acheminement de vivres ou pour l'évacuation de la population vulnérable et qu'ils sont censés être parcimonieusement employés⁸. Pour les habitants, éreintés par les conditions du siège, la violence et la pression subies sont donc redoublées par ce contexte stalinien.

Pourtant, cette catastrophe humanitaire est encore méconnue, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, en dehors de l'URSS, puis de la Russie, elle demeure un sujet périphérique et mineur dans l'historiographie mondiale⁹. C'est particulièrement le cas en France, où le siège de Leningrad n'a guère retenu l'attention des historiens¹⁰, ce qui se répercute dans la production grand public et le savoir populaire, où il est très souvent éclipsé par l'histoire de Stalingrad – au point que beaucoup pensent qu'il s'agit d'un seul et même événement¹¹. Du côté soviétique, pendant des décennies, le siège de Leningrad a été converti, par l'historiographie officielle, en une épopée héroïque, une histoire mythifiée, aseptisée, censurée qui a été en outre réactivée dans la Russie des années 2010-2020, et ce, en dépit des avancées historiographiques consécutives à l'ouverture des archives au moment de l'effondrement de l'Union soviétique.

Dans ces conditions, le recours aux témoignages que produisirent les assiégés eux-mêmes en plein cœur du blocus de Leningrad semble indispensable. Au cours de plusieurs années d'investigation dans les archives russes, nous avons pu identifier des centaines de journaux intimes tenus par des hommes, femmes et adolescents luttant pour leur survie. Quelle histoire du siège révèlent-ils ? Quels aspects de l'expérience sensible de l'assiégé permettent-ils de documenter ? Quel regard conduisent-ils à porter sur la version véhiculée par le récit officiel d'hier et d'aujourd'hui ? Cet article propose de mettre en exergue l'apport de ces sources à la compréhension d'une histoire qui, quatre-vingts ans après les faits, demeure extrêmement

⁷ Durant les quinze premiers mois de la guerre, plus de 30 000 personnes sont arrêtées et traduites en justice pour divers motifs, et 5 360 sont exécutées, Andreï DZENISKEVITCH (éd.), *Ленинград в осаде : Сборник документов о героической обороне Ленинграда в годы Великой Отечественной войны, 1941-1944*, Saint-Petersbourg, Liki Rossii, 1995, p. 441-443 et 461.

⁸ Un an après le début du siège, 130 000 personnes auront été déportées. Sur les chiffres de la répression, voir R. BIDLACK et N. LOMAGIN, *The Leningrad Blockade...*, op. cit.

⁹ Jörg GANZENMÜLLER, « Memory as a Secondary Theatre of War. The Leningrad Blockade in German Memory », *Osteuropa*, 8-9, 2011, p. 7-22. Des chercheurs anglo-américains et allemands se sont emparés du sujet depuis deux décennies. Voir aussi les travaux des chercheurs américains Richard Bidlack, Jeffrey Hass, Alexis Peri, Polina Barskova, Lisa A. Kirschenbaum et Cynthia Simmons ; du côté allemand, voir les travaux de Jörg Ganzenmüller, mais aussi d'Aileen Rambow.

¹⁰ Le seul ouvrage qu'un historien français ait consacré à la question a paru en 2024 : Sarah GRUSZKA, *Le siège de Leningrad*, Paris, Tallandier, préface de Nicolas Werth, 2024. Le public français a pu au moins prendre connaissance de cette histoire à travers le témoignage d'un correspondant britannique qui s'était rendu dans Leningrad assiégé, Alexander WERTH, *Leningrad 1943*, trad. par Evelyne et Nicolas Werth, Paris, Tallandier, 2013 [2010].

¹¹ À titre d'exemple, citons la série documentaire *Apocalypse* (CC&C, 2009-2024). Dans les six épisodes consacrés à la Seconde Guerre mondiale en général, seules deux minutes évoquent le siège de Leningrad ; plus étonnant, dans les deux épisodes de 52 minutes consacrés spécifiquement à la « Grande Guerre patriotique » (Isabelle CLARKE et Daniel COSTELLE [écriture et réalisation], *Apocalypse, Hitler attaque à l'est*, CC&C, 2021), le siège n'est pas plus abordé.

sensible et idéologisée. Il s'agira de s'inscrire dans le renouvellement des travaux sur le siège de Leningrad qui accordent plus d'importance à l'expérience individuelle, mais aussi d'apporter un contrepoint à l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale à l'Est qui, en Russie, décline depuis maintenant deux décennies.

QUANTIFIER ET IDENTIFIER LES JOURNAUX DU SIÈGE DE LENINGRAD

Pour renouveler notre compréhension du siège de Leningrad et tenter de saisir l'expérience que les habitants en ont eu, leur quotidien et leurs perceptions intimes, le recours aux témoignages personnels s'impose. C'est ce qui permet de livrer une histoire vivante, incarnée d'un épisode longtemps cantonné à quelques grandes lignes générales et exemplaires. Dans les décennies suivant le siège de Leningrad, conformément à la tendance générale sur les récits de la Seconde Guerre mondiale, l'historiographie soviétique reste largement dominée par les histoires institutionnelles¹². Si quelques mémoires ont été publiés, ils émanent d'auteurs au profil particulier : ceux qui avaient exercé des fonctions à responsabilité – militaires ou politiques. Cela limitait nécessairement le champ de la connaissance de cette expérience de guerre et de siège. Le soldat ou encore le simple citoyen qui n'avait jamais tenu une arme de sa vie – le facteur, le comptable, l'écolier – restait généralement hors champ, et plus encore celui qui n'avait pas travaillé. Recensé, dans la hiérarchie des normes de rationnement pendant le siège, parmi les « personnes à charge » (*ijdivenets*), il avait droit à la quantité de nourriture la plus modeste. Le témoignage de ces gens-là n'était jamais sollicité puisqu'ils n'avaient *a priori* rien de spécial ni de grandiose à raconter, de sorte que cela a contribué à forger un tableau fortement militarisé et masculin de l'expérience du siège de Leningrad. À cet égard, un ouvrage marque, au début des années 1980, un tournant en donnant la parole à de nombreux témoins du siège de Leningrad, citoyens ordinaires : le *Livre du blocus* (*Blokadnaïa Kniga / Блокадная книга*)¹³. Cette attention accordée au vécu des assiégés a dès lors inévitablement modifié la teneur du récit du siège : d'une épopée presque exclusivement héroïque, il est devenu une histoire d'épreuves et de souffrances quotidiennes, et ce, bien que l'ouvrage soit encore imprégné du paradigme héroïque et qu'il ait subi de nombreuses coupes. Il devra attendre l'effondrement de l'URSS pour paraître dans une version non expurgée. La brèche est alors ouverte pour une

¹² Concernant le siège de Leningrad, l'exemple le plus éloquent est celui de l'ouvrage le plus réédité sur cet épisode à l'époque soviétique – avec six éditions entre 1958 et 1985, des tirages considérables, une traduction dans plusieurs langues (anglais, allemand, français, etc.). Il s'agit d'une histoire très conventionnelle, écrite par le Ministre du commerce d'URSS, puis de la RSFSR (1955-1972), qui avait occupé d'importantes fonctions dans Leningrad assiégé (en tant que représentant du Comité d'État de la Défense en charge du ravitaillement de la population de la ville et des troupes au front, du début du siège jusqu'à janvier 1942). Pendant des décennies, il a été le seul ouvrage historique soviétique sur le siège accessible au public occidental, Dmitri PAVLOV, *Leningrad, 1941-1942*, trad. par Dominique Bernard, Paris, Presses de la Cité, 1967.

¹³ Ales ADAMOVITCH et Daniil GRANIN (éd.), *Блокадная книга*, Moscou, Sovetski Pisatel, 1982 [1^{re} édition]. Entre 1979 et 2018, ce livre fut tiré à des centaines de milliers d'exemplaires et connu plus de quinze éditions. Les chapitres censurés parurent intégralement dans la sixième édition (Moscou, Izdatelstvo PIK, 2003). Sur ce sujet, voir Natalia SOKOLOVSKAÏA, *Люди хотят знать. История создания « Блокадной книги » Алексея Адамовича и Даниила Гранина*, Saint-Petersbourg, Éditions de la Fondation Pouchkine, 2021.

histoire plus nuancée du siège qui s'affirme avec la Perestroïka, l'ouverture des archives et la levée de la censure.

Depuis, la prise en compte des ego-documents pour retracer cette histoire s'est généralisée. Si de nombreux témoignages sur le siège de Leningrad ont été produits rétrospectivement – sous la forme de souvenirs écrits ou d'entretiens¹⁴ –, ils contiennent une part de reconstruction inévitable propre à la fois au travail de mémoire et tributaire du canon narratif dans lequel l'histoire du siège a été enfermée pendant des décennies. Cherchant à recueillir la parole des survivants trente ans après les faits, les auteurs du *Livre du blocus* ont eux-mêmes constaté à quel point « leur mémoire était contaminée par les stéréotypes des films, des émissions télévisées, des livres lus, etc. », qu'il a fallu chasser afin d'« atteindre le personnel, l'intime »¹⁵. Par ailleurs, les récits rétrospectifs ne permettent pas de se retrouver véritablement dans la situation de l'assiégé, de celui qui ne sait rien de l'issue de la guerre ni de sa propre survie, et donc de pénétrer dans le regard et le langage du contemporain aux événements. Les journaux personnels, eux, ont le pouvoir de préserver le frémissement de l'expérience vécue au jour le jour, de voyager dans le temps en quelque sorte. Toutefois, jusqu'à peu, ils étaient encore largement méconnus, et de ce fait, sous-exploités, d'autant que l'intérêt pour ce type de sources en Russie est encore plus récent qu'en France, où elles ont longtemps été considérées avec méfiance par les historiens qui leur reprochaient leur manque de fiabilité et d'objectivité¹⁶. Les quelques journaux personnels du siège de Leningrad qu'il était possible d'identifier dans les archives pétersbourgeoises ont commencé à intéresser les historiens à partir du début des années 2000, et plusieurs d'entre eux s'en sont servis pour documenter tel ou tel aspect du siège¹⁷. Cela a permis de déplacer la focale d'une histoire politique et militaire basée uniquement sur les documents institutionnels vers une histoire des mentalités et de l'expérience intime du siège¹⁸. Toutefois, deux lacunes intrinsèquement liées subsistaient : il n'existait, en effet, toujours pas

¹⁴ Voir par exemple les entretiens compilés dans Marina LOSKOUTOVA (éd.), *Память о блокаде : Свидетельства очевидцев и историческое сознание общества. Материалы и исследования*, Moscou, Novoe izdatelstvo, 2006.

¹⁵ Daniil GRANIN, « История создания “Блокадной книги” », *Дружба Народов*, 11, 2002, p. 156-161, réédité dans Ales ADAMOVITCH et Daniil GRANIN, *Блокадная книга*, Saint-Petersbourg, Lenizdat, 2014, p. 5-14 et 8.

¹⁶ À ce sujet, voir Maria LITOVSKAÏA et Natalia SURJIKOVA (éd.), *Эго-документы: Россия первой половины XX века в межисточниковых диалогах*, Moscou/Ekaterinbourg, Kabinetnyi utchenyi, 2021. Sur le journal personnel en particulier, voir Andy ALASZEWSKI, *Using Diaries for Social Research*, Thousand Oaks, London, New Delhi, Sage, 2006. Sur le statut du témoignage en histoire, voir Philippe ARTIÈRES, Arlette FARGE et Pierre LABORIE, « Témoignage et récit historique », *Sociétés & Représentation*, 13, 2002, p. 201-206 ; François COCHET, « Le témoin, le témoignage, la mémoire : modestes retours sur 40 ans de pratique du témoignage », in Béatrice FLEURY, Arnaud MERCIER et Angeliki MONNIER (éd.), *Témoignage, mémoire et histoire. Mélanges offerts à Jacques Walter*, Nancy, Éditions de l'Université de Lorraine, 2023, p. 59-69.

¹⁷ Par exemple, Nikita Lomagin en utilise quelques-uns pour ses travaux sur l'état d'esprit des Lénigradois assiégés (*Неизвестная блокада*, op. cit.) ; Vladimir Piankevitch y a recours pour documenter le rôle des rumeurs (*Люди жили слухами: неформальное коммуникативное пространство блокадного Ленинграда*, Saint-Petersbourg, Vladimir Dal, 2014) ; Sergueï Yarov les mobilise pour son exploration de « l'éthique du siège » (*Блокадная этика : Представления о морали в Ленинграде в 1941-1942 гг.*, Saint-Petersbourg, Nestor-Istoria, 2011 et *Повседневная жизнь блокадного Ленинграда*, Saint-Petersbourg, Molodaïa Gvardia, 2013).

¹⁸ Voir tout particulièrement les travaux déjà mentionnés de Nikita Lomagin, de Richard Bidlack, de Vladimir Piankevitch et de Sergueï Yarov, ainsi que Alexis PERI, *The War Within: Diaries from the Siege of Leningrad*, Cambridge, Harvard University Press, 2017.

d'étude systématique de ce corpus, et ces journaux personnels n'avaient jamais été répertoriés, de sorte qu'on n'avait qu'une vague idée de leur quantité et de leur localisation.

Rien ne laissait présager que les Léningradois assiégés avaient écrit en nombre dans de telles conditions. Le contexte était, de fait, doublement hostile à la tenue d'un journal. D'une part, en temps de guerre et de siège, les bombes et les obus tombaient parfois quotidiennement. La famine épuisait les corps et la lutte désespérée pour la survie éreintait les esprits. Les pénuries en combustible rendaient le papier précieux et l'éclairage parfois impossible alors que les Léningradois devaient s'éclairer à la bougie et à la lampe à pétrole. Or, comme tout produit était rationné, la moindre goutte de pétrole, la moindre allumette devait être scrupuleusement économisée. Autrement dit, chaque moment d'écriture impliquait un sacrifice. Dans cette ville à la même latitude que le sud de l'Alaska, le froid raidissait les membres et faisait geler l'encre. Après la coupure d'électricité de novembre 1941 et l'arrêt du chauffage central, les Léningradois vivaient et travaillaient dans des pièces dont la température approchait du zéro degré, voire le dépassait quand leurs fenêtres avaient été brisées par les bombardements. D'autre part, en plein régime stalinien, la simple tenue d'un journal intime était considérée comme suspecte : il s'agit d'une pratique privée par excellence, susceptible de nourrir l'individualisme dans une société qui, précisément, rejette cette notion et qui érige le collectivisme en dogme – y compris dans la sphère privée. La tenue d'un journal est alors assimilée à un résidu de pratique bourgeoise qui éloigne son auteur du bien commun. Cela a conduit Georges Nivat à considérer que l'idée même de cette pratique était devenue totalement étrangère aux Soviétiques : « L'homme nouveau [d'après 1917] n'a plus d'intériorité. Le journal intime ? Il ne comprend même pas ce que cela veut dire »¹⁹. En dehors de quelques campagnes officielles d'encouragement à la tenue d'un journal dès lors qu'il s'agissait de documenter collectivement un événement – tel que la construction du métro à Moscou – selon certaines consignes, la tenue d'un journal est perçue sous Staline comme suspecte, illégitime et pernicieuse. À ce titre, elle peut être aussi périlleuse. Lors des perquisitions par la police politique, les journaux sont particulièrement recherchés comme preuves de crimes ou de délits politiques et peuvent conduire à l'arrestation, à la déportation, voire à l'exécution de leur auteur. Or, dans un régime policier et arbitraire, personne n'est à l'abri d'une perquisition. Les Soviétiques avaient-ils donc vraiment risqué leur vie pour tenir un journal ? Quand le communiste hongrois Ervin Sinkó confia à l'un de ses compatriotes à Moscou qu'il en écrivait un (en pleine terreur stalinienne), il se vit répliquer : « Mon Dieu ! Parmi les deux cents millions d'habitants de l'Union soviétique il ne doit pas y avoir un autre type aussi idiot que toi ! »²⁰.

Si l'ouverture des archives a pu déconstruire cette idée en mettant au jour des centaines de journaux personnels tenus à toutes les époques de l'ère soviétique, qu'en fut-il du siège de Leningrad ? Pour évaluer l'ampleur de la pratique diariste et identifier les journaux personnels,

¹⁹ Georges NIVAT, *Russie-Europe, la fin du schisme. Études littéraires et politiques*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1993, p. 146.

²⁰ Ervin SINKÓ, *Roman eines Romans: Moskauer Tagebuch, 1935–1937*, Berlin, Das Arsenal, 1990. Anecdote rapportée par Brigitte Studer dans l'introduction à Brigitte STUDER, Berthold UNFRIED et Irène HERRMANN (éd.), *Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années trente*, Paris, MSH, 2002, p. 1-30.

il a fallu prospector les archives de Saint-Petersbourg et le monde éditorial soviétique et russe. L'ambition était de constituer le premier inventaire aussi complet et précis que possible – à défaut d'être exhaustif. La tâche n'était pas aisée car, contrairement à ce qu'il aurait été légitime d'imaginer compte tenu de l'importance du siège de Leningrad dans l'histoire de la ville de Saint-Petersbourg, aucun centre d'archives ne centralise ces sources, et aucun catalogue ne recense leur lieu de conservation. Elles sont considérablement dispersées, très mal répertoriées, rarement cataloguées en tant que « journal du siège », ce qui aurait pu faciliter les prospections. Elles figurent généralement dans le fonds personnel de leur auteur, ce qui suppose de savoir préalablement que telle personne est susceptible d'avoir tenu un journal, ou bien de procéder par tâtonnement, en consultant les fonds de Léningradois dont le dossier est en partie daté de la période 1941-1944²¹. En outre, il est vite apparu, au cours de ces recherches, que les archivistes eux-mêmes n'avaient souvent guère connaissance des journaux personnels du siège de Leningrad conservés dans leurs fonds. Il nous est ainsi arrivé de nous faire éconduire par une responsable d'archives, arguant que son centre ne contenait aucun journal du siège. En insistant toutefois, il a été possible d'en mettre au jour près d'une trentaine. Cette méconnaissance, résultat d'un catalogage qui ne permet pas de valoriser ces sources, est probablement en partie due à une mésestimation de leur spécificité et de leur intérêt. C'est ainsi qu'une autre responsable d'archives a tenté de nous dissuader dans notre quête, en exprimant sans retenue son mépris pour ce genre de sources « subjectives et suspectes » et en nous encourageant à nous tourner plutôt vers les documents d'État, bien plus fiables selon elle.

Si la réglementation entourant l'accès aux archives est assez contraignante et fluctuante d'un centre à l'autre et que certaines règles de confidentialité assez opaques peuvent limiter l'accès, partiellement ou intégralement, à un document, la consultation de journaux personnels du siège de Leningrad est malgré tout possible – en tout cas, elle l'était entre 2012 et 2019, au moment où nos prospections ont été menées, et à condition d'avoir une autorisation officielle émanant d'une institution –, à l'exception des archives centrales et régionales du FSB, que l'historien germano-américain Jochen Hellbeck suspecte d'être le plus grand dépositaire de journaux personnels²². Nous avons cependant été confrontée à des entraves à la liberté de la recherche au Musée de la Défense et du Blocus de Leningrad. Malgré nos sollicitations répétées, ce centre qui contient probablement le plus grand nombre de journaux personnels du siège, puisque les assiégés vinrent y déposer spontanément leurs documents, ne nous a jamais ouvert ses portes. Les autorités du musée ont multiplié les prétextes au fil des mois et des années : travaux, déménagement ou renvoi à un recueil publié qui, soi-disant, rassemble tous les journaux de leurs fonds – ce qui est totalement inexact, le recueil en question ne présentant que six journaux, dont un qui ne se trouve pas dans leurs fonds. D'autres archivistes, au contraire, nous ont chaleureusement accueillie, heureuses que cette histoire encore douloureuse pour

²¹ À l'exception des Archives centrales d'État d'histoire et de politique (et du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale russe pour une petite partie seulement), aucun centre d'archives n'a constitué de fonds séparé consacré aux journaux personnels du siège, ni même établi un inventaire spécifique.

²² Jochen HELLBECK, *Revolution on My Mind: Writing a Diary under Stalin*, Cambridge, Harvard University Press, 2006, p. 416.

Saint-Petersbourg soit étudiée en dehors de la Russie. Grâce à des liens noués au fil du temps, nous avons pu consulter des journaux dont l'accès est par ailleurs limité ou fermé au public.

En tout, une dizaine de centres d'archives ont été prospectés à Saint-Petersbourg dans le cadre de nos recherches²³. Au terme de ces investigations, il nous a été possible d'identifier près de 450 Léningradois qui s'étaient adonnés à la pratique diariste pendant le siège. Pour tendre vers une plus grande exhaustivité, il faudrait compléter les investigations dans d'autres centres d'archives ponctuels et spécialisés – par exemple les archives médicales, les archives de l'Université de Saint-Petersbourg ou celles du Musée-mémorial « La Route de la vie ». Parallèlement à nos recherches, de plus en plus de journaux personnels du siège de Leningrad ont été publiés, intégralement ou en fragments, et le portail russe *Prozhito*, fondé en 2015 et destiné à mettre en ligne un nombre considérable de journaux personnels tenus en langue russe – et, depuis peu, en ukrainien –, a également permis de recenser plusieurs centaines de journaux tenus pendant le siège de Leningrad²⁴. Parmi eux, deux ont été traduits en français et publiés ; ils sont le fait d'adolescents inconnus, dont l'un est mort de faim au début de l'année 1942, après cinq mois de siège²⁵. Il s'agit donc d'un corpus globalement méconnu du public français, mais aussi, plus largement, des publics non russophones.

Ces quelques centaines de journaux personnels identifiés représentent un corpus monumental, unique et sans équivalent – à notre connaissance – pour d'autres épisodes historiques²⁶. Il ne s'agit pourtant là que de la partie émergée de l'iceberg, si l'on imagine tous les journaux qui n'ont pu être conservés : soit qu'ils aient été détruits – par les bombes, les incendies ou volontairement par leurs auteurs –, soit qu'ils aient été perdus au gré des déplacements ou mis au rebut par des descendants pas toujours conscients de la valeur de ces documents, de sorte que certains journaux furent retrouvés dans des poubelles ou des marchés aux puces – autant de destinées qui révèlent l'extrême vulnérabilité de ces sources. Il y a enfin tous ceux qui restent conservés au sein des familles.

Les modalités de transmission de ces journaux personnels sont extrêmement variées : outre les découvertes hasardeuses précédemment évoquées, des journaux furent confisqués par

²³ En dehors du Musée de la Défense et du Blocus de Leningrad, les centres d'archives suivants, tous à Saint-Petersbourg, ont été prospectés : Archives centrales d'État, Archives centrales historiques et politiques d'État, Archives centrales d'État de littérature et d'art, Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale russe, Institut de littérature de l'Académie des Sciences russes, Musée d'école n° 235 « A mouzy ne moltchali », Musée d'Histoire de Saint-Petersbourg, Musée russe, Département des manuscrits du musée d'Anna Akhmatova.

²⁴ Ce projet entreprend de collecter, de transcrire et de mettre en ligne des journaux personnels (plus de 2 000, dont un quart d'inédits) tenus entre le XVII^e et le XX^e siècles, corpus auquel il a ajouté, depuis peu, des mémoires. Au départ simple initiative reposant sur le travail bénévole d'une équipe réunie autour de Mikhail Melnitchenko, ce projet vertigineux s'est constitué, à partir de 2019, en « Centre d'étude des ego-documents », affilié à l'Université européenne de Saint-Petersbourg. Voir en ligne : <https://prozhito.org>.

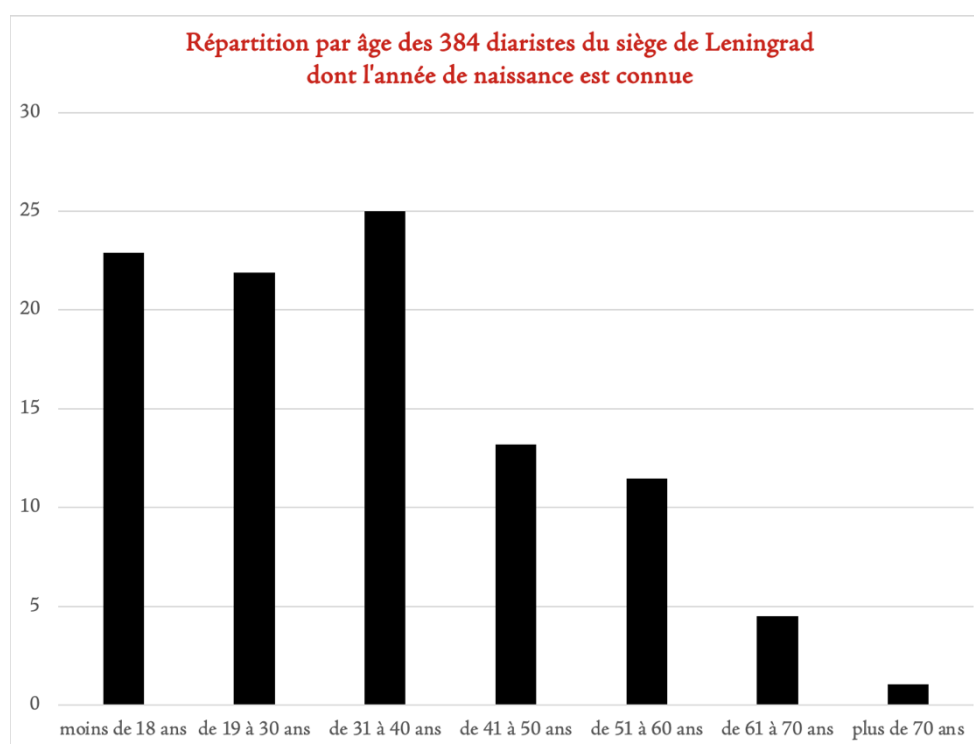
²⁵ Léna MOUKHINA, *Journal de Léna*, trad. par Bernard Kreise, Paris, Robert Laffont, 2014 ; Iouri RIABINKINE, *Le siège de Leningrad. Journal d'un adolescent (1941-1942)*, trad. par Marina Bobrova, Genève, Éditions des Syrtes, 2022.

²⁶ Il ne semble pas qu'une telle entreprise de recensement de journaux personnels ait été menée pour, par exemple, la Première Guerre mondiale, ou encore pour la Shoah jusqu'à l'initiative récente du projet « Holocaust Diaries » porté par Sarah Gruszka et Marie Moutier-Bitan [En ligne : <https://shoahdiaries.hypotheses.org>], et décliné dans une ANR/DFG (2025-2028) avec Judith Lyon-Caen et Andrea Löw (EHES/Institut d'histoire du temps présent de Munich). Soulignons néanmoins l'existence du projet EGO 39-45 qui inventorie les témoignages sur la Seconde Guerre mondiale, en incluant les journaux personnels publiés [En ligne : <http://www.ego.1939-1945.crhq.cnrs.fr>].

la police politique, d'autres furent collectés de façon institutionnelle – du vivant de leur auteur ou non –, selon plusieurs initiatives entreprises dès le siège et encore de nos jours²⁷ ; il y en a qui furent déposés dans les archives par les diaristes eux-mêmes (pendant la guerre ou ultérieurement) ou par leurs descendants²⁸ ; d'autres furent confiés à des revues locales spontanément ou à la suite d'appels à collecte ; certains passèrent de main en main avant d'être rendus publics ou transmis aux archives.

Il reste donc difficile d'évaluer l'ampleur de la pratique diariste dans Leningrad assiégé, pour des raisons qui tiennent à la conservation des journaux, à leur transmission, à leur dispersion et à leur accessibilité. Il s'agit d'un corpus ouvert et condamné à rester inachevé, d'autant que chaque année, des journaux du siège continuent d'être mis au jour.

Les diaristes qui composent cet énorme corpus sont de profils et d'horizons divers. On trouve une égalité presque parfaite entre la proportion d'hommes et de femmes – respectivement 221 et 217. Le plus jeune a 9 ans, le plus âgé 77 ans ; un quart des diaristes a entre 30 et 40 ans, près d'un autre quart a moins de 18 ans :



²⁷ Ainsi le projet d'un nouveau Musée du siège, entériné en 2017 par le gouvernement russe, s'est accompagné d'une collecte de documents ayant appartenu à des assiégés qui dura jusqu'à l'abandon du projet début 2019. La destinée des journaux collectés demeure inconnue. Voir Sarah GRUSZKA, « Les monuments de la Seconde Guerre mondiale, de Leningrad à Saint-Petersbourg : l'impossible renoncement au modèle héroïque ? », *Mémoires en jeu. Revue critique interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux de mémoire*, 13, 2021, p. 62-69.

²⁸ Malheureusement, les modalités entourant ces dépôts sont obscures, de sorte qu'il n'est pas possible de retracer les motivations ayant accompagné cette démarche de la part des dépositaires, à de rares exceptions près.

Les professions intellectuelles et artistiques – liées à l'enseignement, aux musées, aux bibliothèques, à la littérature et à la musique – dominant – elles représentent 20 % des diaristes. Cela n'a rien de surprenant, d'une part du fait de la pratique diariste *per se*, qui induit d'emblée un biais – les intellectuels sont souvent surreprésentés dans les témoignages historiques, car plus enclins ou aptes à écrire et à être visibles –, d'autre part spécifiquement à Leningrad, ville au fort capital culturel réputée pour son *intelligentsia*. Mais on trouve également toutes sortes de professions parmi les diaristes : cheminots, ouvriers, secrétaires, infirmières, comptables, personnes sans emploi. En matière de répartitions professionnelles, les techniciens et ouvriers représentent une proportion égale (14,3 %) aux professions médicales ainsi qu'aux cadres et fonctionnaires. Il ne s'agit donc pas de prétendre que les diaristes sont représentatifs de l'ensemble de la population assiégée, mais il est quand même possible de parler d'une significativité du corpus.

RECONSTITUER LE QUOTIDIEN ET LE PSYCHISME EN TEMPS DE SIÈGE

Ces sources permettent d'écrire une histoire du siège de Leningrad à échelle humaine et individuelle. Elles dévoilent concrètement ce que vivre un siège signifie, au quotidien sur les plans physique et psychique, ce qu'être assiégé implique en matière d'expérience sensible et cognitive, de perceptions et de bouleversements des pratiques quotidiennes.

Si la teneur des journaux personnels peut varier, la grande majorité est essentiellement consacrée à raconter la lutte pour la survie de leurs auteurs, une lutte acharnée, sans répit. La première épreuve, dès septembre 1941, est celle du pilonnage de l'ennemi qui, outre les incendies et les destructions engendrés, instaure un climat de peur et de tension nerveuse permanente, où la mort plane littéralement. Mais ce sont surtout les pénuries qui font peu à peu plonger les habitants dans des conditions de vie éprouvantes. Cette ancienne capitale impériale mondialement renommée pour sa splendeur voit les infrastructures caractéristiques de la modernité – l'électricité, le chauffage, l'eau courante, les véhicules – disparaître ; c'est ainsi que, les toilettes étant hors d'usage, l'on jette son seau hygiénique par les fenêtres. « Telle une fantastique Machine à remonter le Temps, le siège nous a rejetés loin en arrière »²⁹, constate un Léningradois après moins de six mois de blocus. Les assiégés sont réduits à employer des ressources considérables pour assurer la satisfaction des besoins les plus élémentaires : trouver de quoi se nourrir, boire, se réchauffer.

L'hiver 1941-1942 fut particulièrement long et rigoureux : les températures furent en effet négatives dès début octobre, et ne repassèrent au-dessus de zéro qu'en avril, soit plus de six mois d'hiver ; la température moyenne en janvier fut de -19 °C, et même en mai, les températures maximales ne dépassèrent pas 1 °C. Dans un froid féroce, les Léningradois doivent donc faire la queue de longues heures, dès l'aube, devant les magasins d'alimentation

²⁹ Journal d'Aleksandr Dymov, âge inconnu, metteur en scène, entrée du 25 janvier 1942, in A. ADAMOVITCH et D. GRANIN, *Блокадная книга*, op. cit., 2014, p. 413.

pour espérer toucher sa ration de nourriture, ou bien ils peuvent tenter leur chance sur le marché noir où, tout se troque contre un surplus alimentaire :

À 4 heures, j'ai commencé à faire la queue pour de la farine. [...] J'y suis restée jusqu'à 10 heures, dehors. Au moment où il ne restait que deux personnes devant moi, il n'y a plus eu de farine. Ce qui signifiait une journée, une soirée et une nuit de faim. Et on ne sait pas ce qui nous attend demain. Tout est à recommencer³⁰.

Les Léningradois doivent sans cesse repousser les limites du comestible s'ils veulent espérer survivre ; c'est ainsi qu'ils se mettent à consommer du cuir bouilli, de la colle à bois, de l'huile de vidange, des médicaments, de l'herbe, de la terre, des animaux domestiques. Une scène est rapportée par plusieurs diaristes qui rappelle les scènes de curée par les chiens de chasse : un cheval épuisé tombe à terre dans une rue de Leningrad, et plusieurs habitants se ruent dessus pour en découper un morceau³¹.

L'assiégé doit aussi redoubler d'efforts pour se procurer un peu de chaleur : en l'absence d'électricité et de chauffage central, il n'a d'autres solutions que de débiter n'importe quel combustible – meubles, parquet, piano ou livres – pour alimenter le poêle de fortune qu'il a dû se fabriquer. Même le simple fait de boire devient une corvée quotidienne : le froid extrême a fait exploser les canalisations, de sorte que les habitants doivent puiser de l'eau dans les canaux gelés de la ville en y forant des trous, puis transporter des seaux lourds à bout de bras jusqu'à leur domicile. Ces conditions de pénuries et de froid extrêmes ne permettent plus de respecter les règles d'hygiène les plus élémentaires : les Léningradois restent emmitoufflés sous des couches de vêtements pendant des jours, des semaines, des mois, d'autant que se laver est rendu compliqué par le rationnement du savon, l'absence d'eau courante et la fermeture des bains publics. Dans de telles conditions, les maladies et les poux prolifèrent.

Les assiégés sont également tenus d'accomplir toutes sortes de tâches obligatoires : des travaux de défense, de déblayage, des démarches administratives éreintantes qui ne s'amenuisent pas dans ce contexte de siège et de famine. Une grande partie des Léningradois doit enfin continuer à travailler, risquant des peines pour tout absentéisme³². Toutes les tâches énumérées, répétées jour après jour, alors que les organismes sont exténués, représentent un effort colossal. Or, le moindre déplacement qu'exige l'accomplissement des besognes quotidiennes requiert

³⁰ Journal de Ekaterina Boronina, 34 ans, écrivain, entrée du 1^{er} février 1942, in Tatiana TSARKOVA et Natalia PROZOROVA (éd.), *Блокадные дневники : Ежегодник Рукописного отдела Пушкинского Дома на 2014 год*, Saint-Petersbourg, Dmitri Boulain, 2015, p. 328.

³¹ Voir par exemple le journal de Vladimir Gue, 33 ans, secrétaire du parti, entrée du 27 juillet 1943, in Natalia SOKOLOVSKAIA (éd.), *Ленинградцы : Блокадные дневники из фондов Государственного мемориального музея обороны и блокады Ленинграда*, Saint-Petersbourg, Lenizdat, 2014, p. 220.

³² La législation du travail se durcit pendant la guerre (notamment par un décret de décembre 1941) et devient extrêmement coercitive. D'une part, elle rend le travail obligatoire de 15 à 55 ans pour les hommes et de 16 à 50 ans pour les femmes. D'autre part, elle impose d'énormes quotas de production et prévoit le renvoi des directeurs et ingénieurs en chef dès que les normes ne sont pas atteintes. La cadence est éreintante dans les usines de défense : à Leningrad, les ouvriers sous-alimentés doivent travailler de onze à quatorze heures par jour (à la place des huit heures légales introduites un an avant la guerre), sans une journée de repos pendant des mois. Voir R. BIDLACK et N. LOMAGIN, *The Leningrad Blockade...*, op. cit., p. 31, 46.

d'autant plus d'énergie qu'avec l'arrêt des transports en commun, il faut tout faire à pied, sur des distances de plusieurs kilomètres parfois.

Au-delà de la reconstitution du quotidien des assiégés, leurs journaux personnels montrent comment l'être humain vit une situation de catastrophe collective, la ressent, et comment cette violence le transforme. Ils permettent de capter l'essence du siège : la famine. S'il était connu que les habitants avaient subi une terrible famine et devaient se contenter de 125 grammes de pain par jour à certaines périodes, les journaux personnels dévoilent ce qui se cache derrière cette information strictement factuelle, et donnent à voir ce que signifie concrètement l'épreuve d'une faim extrême et prolongée, aussi bien sur le plan physique, physiologique que psychique. Les diaristes prennent acte de la métamorphose de leur apparence qu'elle opère, qui va dans le sens d'une désindividualisation, d'une uniformisation estompant les distinctions d'âge et de genre – d'autant que les femmes ne peuvent plus allaiter, n'ont plus de cycles menstruels et perdent souvent leur fécondité : « Qui sont-ils ? – se demande une diariste en décrivant les passants dans les rues de Leningrad assiégé. Des hommes ou des femmes ? Des vieillards ou des jeunes ? Impossible de le savoir »³³. La loi implacable du blocus produit un seul être, squelettique, le « dystrophique », « cadavre-vivant » au visage émacié et jauni et à la démarche chancelante³⁴. Mais la mue et le bouleversement identitaire se manifestent aussi dans le psychisme des assiégés, comme le constate un Léningradois à l'hiver 1941-1942 : « La faim est une chose horrible, elle transforme les gens du tout au tout, physiquement et moralement »³⁵, de sorte que même les plus proches deviennent méconnaissables. Les journaux personnels montrent l'étendue des effets invasifs de la sensation de faim, que l'un dépeint comme un « cauchemar ineffable »³⁶ : le manque de pain devient obsessionnel, il vient tourmenter l'assiégé jour et nuit, submerge les conversations et l'écriture de soi, pénètre dans les rêves et jusqu'au langage. Certains journaux ne parlent alors que de nourriture, comme en témoignent ces entrées consécutives tirées du journal d'une mère de famille :

9 janvier [1942]. Oh ! Comme j'ai envie de manger, même n'importe quoi.

11 janvier. Je veux manger, manger.

19 janvier. J'ai envie de manger, à en mourir.

20 janvier. Oh ! Je veux manger !!

24 janvier. J'ai envie de manger, on se couche et on se lève avec cette pensée³⁷.

En ramenant l'assiégé vers un état animal, la faim le menace de déshumanisation, un processus dont nombre de diaristes prennent acte : « Les gens sont devenus des bêtes sauvages,

³³ Nina Diatlova, 22 ans, étudiante, entrée du 24-25 décembre 1941, in *В тот год мне было 20 лет... : Студенческий блокадный дневник*, Irkoutsk, Izdatelstvo OGOuP, 2001.

³⁴ Une formule que l'on retrouve sous la plume de nombreux assiégés, avec quelques variantes (« squelette ambulant », « ombres », « demi-morts », etc.).

³⁵ Journal de Vladimir Bogdanov, 20 ans, tourneur dans une usine, entrée du 20 mars 1942, in « Богданов, Владимир Анисимович, 14 августа 1921-26 июля 2004 » [En ligne sur *Prozhito* : <https://corpus.prozhito.org/person/379>].

³⁶ Journal d'Igor Tchaïko, 31 ans, architecte, entrée du 7 avril 1943, in « Дневник », *Труды Государственного музея истории Санкт-Петербурга*, 5, 2000, p. 118.

³⁷ Journal de Nina Yastroubianskaïa, 29 ans, directrice d'orphelinat, in « "Тяжело писать мне эти слова..." Отрывок из блокадного дневника », *Istoria Peterbourga*, 6, 2011, p. 76.

qui plus est des rapaces »³⁸. Les journaux personnels montrent à quel point le contexte de famine délite les rapports sociaux : si la famille reste l'ultime bastion d'entraide, elle n'échappe pas aux tensions propres à la lutte pour sa subsistance. Le journal poignant de Iouri Riabinkine en est un exemple éloquent, en révélant ce que la pression insoutenable de la faim fait à un adolescent ordinaire, le poussant à ruser et à voler sa mère et sa sœur, malgré ses dilemmes moraux et ses semonces. Lui-même est horrifié de constater « l'animal fourbe », « insensible », « malhonnête » et « indigne » qu'il est devenu³⁹.

En nous faisant pénétrer dans l'intimité des diaristes, les journaux permettent de saisir pleinement la reconfiguration des valeurs et des émotions dans ce contexte de siège. Ils dévoilent l'atrophie des affects qui s'opère à l'hiver 1941-1942 quand, sous le poids des épreuves à répétition et de l'affaiblissement, les assiégés perdent leurs facultés à s'émouvoir, à rire et à pleurer : « En temps de paix, j'aurais passé mes journées à pleurer », écrit un jeune de seize ans, « mais cette guerre nous a tellement habitués à la mort et à la perte que même si on a envie de pleurer, rien ne sort »⁴⁰.

Il leur faudra attendre la lente amélioration de leurs conditions à partir du printemps 1942, pour sortir de cet état d'hibernation et alors se retrouver face aux deuils et aux traumatismes de l'hiver. Dans la reconfiguration des normes éthiques, celle qui a trait au cannibalisme et à la nécrophagie est sans doute la plus emblématique : si un grand nombre de diaristes rapportent des cas de consommation de chair humaine attestés par d'autres sources⁴¹, ils se gardent généralement de porter un jugement, comme s'ils considéraient que c'était là non l'affaire de criminels ensauvagés, mais l'une des conséquences inévitables d'une situation hors normes poussant les plus désespérés à commettre des actes tout aussi extrêmes que l'est la famine. Ces témoignages montrent que les circonstances du blocus semblent ainsi produire un nouvel ordre quasi darwinien : « L'homme lutte pour sa vie. Il veut vivre et il ne recule devant rien, pas même devant le cannibalisme. Le fort gagne, le faible perd. Telle est la loi »⁴².

Enfin, ce qui repose au cœur de la plupart des journaux personnels est l'image de la mort, sous tous ses aspects. Les journaux montrent à quel point les assiégés la côtoyaient quotidiennement, littéralement. Avec l'explosion de la mortalité à l'hiver 1941-1942 – 100 000 décès par mois en janvier, en février et en mars, soit dix fois plus qu'en novembre –, des familles entières sont décimées. Certains journaux personnels se transforment en véritable martyrologe, enregistrant les décès survenant les uns après les autres dans l'entourage de l'auteur, rappelant là les livres de raison (que l'on peut considérer comme les journaux de l'époque moderne) dont une des fonctions était de recenser les naissances, décès, mariages, et où l'on retrouve une comptabilité équivalente liée à la forte mortalité infantile qui est alors la norme : « La famine a

³⁸ Journal de Ksenia Matus, 25 ans, musicienne, entrée du 16 octobre 1941, Archives du Musée d'école n° 235 « A mouzy ne moltchali », k.p. 4153. f. 2, d. 2804.

³⁹ I. RIABINKINE, *Le siège de Leningrad...*, op. cit., p. 153.

⁴⁰ Journal de Vladimir Nikolaev, entrée du 3 février 1942, in Николаев, Владимир, 17 марта 1925- 1942/1943 » [En ligne sur *Prozhito* : <https://corpus.prozhito.org/person/435>].

⁴¹ N. LOMAGIN, *Неизвестная блокада*, op. cit., t. 2, p. 258, 264-265, 310, 322-323 et 329.

⁴² Journal d'Israil Nazimov, 40 ans, médecin, entrée du 14 février 1942, in N. SOKOLOVSKAÏA (éd.), *Ленинградцы...*, op. cit., p. 159.

tué tout le monde. Dans notre immeuble, vingt-deux personnes sont mortes de faim », note un écolier de 11 ans en mars 1942. Le journal de ce dernier suggère que la raison d'être de sa pratique diariste est de consigner les décès, tel un registre administratif : il commence par celui de son père et finit par celui de sa mère, et sur les dix-huit entrées qui composent son bref journal du siège écrit sur des pages de calendrier pendant trois mois, la moitié d'entre elles énumèrent la mort de ses proches et deux autres le déclin fulgurant de sa mère, avant de s'achever sur un triste bilan : « C'est fini. Il ne reste plus que moi »⁴³. Une autre diariste en vient à considérer, à l'orée de l'hiver, que « la population est en voie d'extinction », comme si les Léningradois étaient devenus une espèce menacée⁴⁴. Dépassées, les autorités ne parviennent plus à assurer l'inhumation des défunts, de sorte que la prise en charge de ceux-ci redevient une affaire privée. Le récit des diaristes permet de prendre la mesure du parcours du combattant qu'elle implique pour les vivants affaiblis : il faut pouvoir transporter soi-même, sur une luge, le corps aux cimetières, en périphérie de la ville, ou aux morgues improvisées ; comme il n'y a plus de cercueils en raison de la pénurie de bois, la dépouille est enveloppée dans un simple linceul ; il faut ensuite négocier avec un fossoyeur pour qu'il fore un trou dans la terre gelée contre une certaine quantité de pain, ce qui implique un lourd sacrifice pour le vivant. Certains journaux personnels font état de ce cruel dilemme et montrent que le sens de la responsabilité et de la fidélité à la mémoire des défunts pouvait avoir de funestes conséquences⁴⁵. Quand les assiégés sont trop épuisés, le corps est laissé temporairement sur le lieu du trépas ; c'est ainsi que les vivants côtoient des cadavres dans leurs appartements glacés, pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines⁴⁶. Ceux-ci jonchent aussi les rues de Leningrad, deviennent un spectacle banal, ce qui bouleverse radicalement le rapport aux morts dans des sociétés contemporaines habituées à leur invisibilité. Les diaristes racontent ainsi à quel point, d'abstraite et invisible, la mort envahit le paysage urbain, s'impose au regard de tous, au point qu'ils métaphorisent Leningrad comme « une ville fantôme », une « morgue à ciel ouvert », un « cercueil géant »⁴⁷.

⁴³ Journal de Nikolaï Vasilev, 11 ans, entrée du 3 avril 1942, cité dans R. BIDLACK et N. LOMAGIN, *The Leningrad Blockade...*, op. cit., p. 278.

⁴⁴ Journal d'Olga Berggolts, 31 ans, poétesse, entrée du 23 mars 1942, in Natalia SOKOLOVSKAÏA (éd.), *Ольга : Запретный дневник*, Saint-Petersbourg, Azbouka, 2010, p. 82.

⁴⁵ Par exemple, le diariste Ivan Jilinskiï tente de persuader sa femme d'enterrer son frère et sa mère dans des fosses communes plutôt que de sacrifier plusieurs jours de ration de pain afin de leur accorder des tombes individuelles. Mais elle reste inflexible, et mourra deux semaines après, elle-même enterrée dans une fosse commune. Journal d'Ivan Jilinskiï, 52 ans, cheminot, entrée du 7 mars 1942, in « Блокадный дневник (осень 1941-весна 1942 г.) », *Voprosy istorii*, 8, 1996, p. 11, 14-15.

⁴⁶ Voir, entre autres, le journal de Lev Margoulis, 31 ans, musicien, entrée du 23 décembre 1941, in *Человек из оркестра : Блокадный дневник Льва Маргулиса*, Saint-Petersbourg, Lenizdat, 2013, p. 98.

⁴⁷ Voir par exemple le journal d'Arkadi Lepkovitch, âge inconnu, technicien radio, Archives centrales d'État d'histoire et de politique, fonds 4000, op. 11, d. 58, l. 15 et S. GRUSZKA, « Cadavres assiégés. De l'invasion à l'invisibilisation (Leningrad, 1941-1944) », in Ead. et Claire DELAUNAY (éd.), *Cadavres soviétiques. Enjeux esthétiques, politiques et mémoriels en contexte de violence de guerre et de violence d'État*, Paris, Éditions Petra, à paraître en 2025.

UN CONTREPOINT AU RÉCIT CANONIQUE

Ainsi, ces sources permettent de pénétrer dans le regard de l'assiégé, de l'affamé, de prendre la mesure du trauma de celui qui se sent condamné à mort. Elles donnent à voir l'ampleur du dérèglement général subi par la ville assiégée, où la famine fait voler en éclats toutes les catégories normatives. Or, elles sont un témoignage d'autant plus précieux que la dimension tragique du siège de Leningrad, centrale dans l'écrasante majorité des journaux personnels, a été minimisée dans toute l'historiographie soviétique et en partie post-soviétique. Dès les événements s'est mise en place une version édulcorée de cette histoire, centrée sur l'héroïsme, le patriotisme, la lutte contre le fascisme, la mobilisation enthousiaste sur le front du travail ou de la défense de la ville, ainsi que le rôle irréprochable des autorités soviétiques. Dans la presse, à la radio, le mot « famine » est remplacé par des euphémismes – « difficultés » ou « privations ». Ces ingrédients deviennent incontournables dans le récit canonique sur « l'exploit de Leningrad » – on ne parle pas de « siège » – qui a perduré durant des décennies. Ils sont pourtant, dans les journaux personnels, soit inexistants, soit à peine évoqués, ou sous un jour critique. Dans cette image d'Épinal, Leningrad apparaît non comme un lieu mortifère, mais au contraire comme une cité combative, une « ville héros » dont la résistance doit susciter l'admiration du monde entier⁴⁸. Elle met constamment l'accent sur le fait que les assiégés sont restés inébranlables face aux épreuves, soudés, solidaires et confiants, ont vaillamment résisté à l'emprise de la faim et en aucun cas ne se sont laissés aller au désespoir. Cette version officielle comporte un certain nombre de tabous, qui constituent précisément des thèmes omniprésents dans les journaux personnels : la torture de la faim, le repli sur soi, la mort de masse, l'environnement coercitif du régime stalinien, l'ampleur du trauma, les inégalités sociales face à la famine et à l'évacuation, le cannibalisme, le coût humain du siège – qu'il a été interdit de réévaluer une fois que le chiffre officiel fut établi au lendemain de la guerre⁴⁹. On a donc affaire à deux versions parallèles qui ne se croisent qu'à la marge, à tel point qu'il est parfois difficile de comprendre que les deux concernent un seul et même épisode.

Cette distorsion s'explique probablement par l'embarras qu'a suscité cette catastrophe humanitaire : elle risquait de remettre en cause la responsabilité et les compétences du pouvoir, en pointant son incapacité à anticiper le désastre, à stopper les troupes allemandes avant qu'elles n'arrivent aux portes de la ville, à protéger ses citoyens en les évacuant à temps et en les nourrissant, ou encore à lever le siège avant 1944. Plus tard, cet épisode ne pouvait pas intégrer le canon de la geste mythique de la « Grande Guerre patriotique » et de la glorification de la

⁴⁸ Le titre honorifique de « ville héros » (*город-герой* / *gorod-guéroï*) fut accordé aux villes dont le pouvoir soviétique considérait que les habitants s'étaient défendus héroïquement durant la « Grande Guerre patriotique ». Entre 1941 et le tout début des années 1980, cette terminologie et ce récit canonique se retrouvent, dans les médias, les ouvrages et les films sur le siège de Leningrad, à quelques nuances près. Voir l'étude sur l'historiographie du siège de Leningrad dans la première partie de Sarah GRUSZKA, *Voix du pouvoir, voix de l'intime. Les journaux personnels du siège de Leningrad (1941-1944)*, thèse, Sorbonne Université, 2019, ainsi que l'étude sur la mémoire du siège de Leningrad, L. A. KIRSCHENBAUM, *The Legacy of the Siege...*, *op. cit.*

⁴⁹ Sur cette question, voir Valentin KOVALTCHOUK et Guennadi SOBOLEV, « Ленинградский "реквием". (О жертвах населения в Ленинграде в годы войны и блокады) », *Voprosy istorii*, 12, 1965, p. 191-194.

Victoire, objet d'un véritable culte à partir des années 1960, sous Brejnev⁵⁰. Plutôt que d'assumer l'ampleur du désastre, il était préférable de convertir le siège en « épopée héroïque » (telle était l'expression consacrée) et de le militariser en parlant des « défenseurs » de Leningrad et non de civils – et encore moins de victimes. À la fin des années 1940 et au début de la décennie suivante, le siège était même devenu un sujet tabou et politiquement dangereux⁵¹. Bien entendu, une partie de la population, et surtout des Léningradois, connaissaient bien la facette tragique de cette histoire, mais elle n'avait pas droit de cité dans le discours public, et nombre d'ouvrages ont ainsi été censurés⁵². Ce n'est que tardivement, à la faveur de l'ouverture des archives lors de la Perestroïka puis de l'effondrement de l'URSS, qu'on a pu prendre la mesure de ce qu'avait été le siège de Leningrad dans toutes ses dimensions, et ce grâce aux témoignages personnels qui ont enfin pu être entendus. L'aseptisation durable de cette histoire n'est sans doute pas pour rien dans la méconnaissance que l'on en a encore aujourd'hui en France.

Dans la Russie poutinienne, malgré des avancées historiographiques considérables des années 1990 aux années 2010, le siège de Leningrad est de nouveau mythifié. Il subit la résurgence du culte de la « Grande Guerre patriotique », redevenue centrale, voire omniprésente dans le discours politique et public, constamment mobilisée sur la scène tant intérieure – pour alimenter le patriotisme – qu'internationale – régulièrement instrumentalisée, tout particulièrement depuis l'invasion à grande échelle de l'Ukraine en 2022⁵³. De manière générale, la mainmise du pouvoir sur l'écriture de l'histoire est de plus en plus forte, et l'autorise même à légiférer sur le contenu et la forme de ce qui peut être raconté – et tout particulièrement sur la Seconde Guerre mondiale⁵⁴. Le passé de la Russie se doit désormais d'être présenté de façon positive. Dans ce contexte, le siège de Leningrad se trouve lui aussi à nouveau politisé et héroïsé. En témoignent les pratiques commémoratives, qui ne laissent guère de place au recueillement mais se déroulent dans une tonalité militaro-triomphealiste, ou encore les monuments censés rendre hommage au siège de Leningrad : on n'y voit jamais d'être décharnés mais, au contraire, des figures robustes, fières, combatives, souvent masculines, qui déforment la réalité de ce qu'étaient les assiégés à l'hiver 1941-1942⁵⁵. Comme l'illustrent les scandales qui éclatent régulièrement dès que l'on ose sortir du canon, une

⁵⁰ Sur ce sujet, voir Nina TUMARKIN, *The Living and the Dead. Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, New York, Basic Books, 1994.

⁵¹ L. A. KIRSCHENBAUM, *The Legacy of the Siege...*, op. cit.

⁵² Arlen BLIOUM, « Блокадная тема в цензурной блокаде. По архивным документам Главлита СССР », *Neva*, 1, 2004, p. 238-245.

⁵³ Sur la réactivation du mythe de la « Grande Guerre patriotique » dans la Russie poutinienne, voir Maria FERRETTI, « La Russie et la Guerre : la mémoire brisée », in Korine AMACHER et Wladimir BERELOWITCH (éd.), *Histoire et mémoire dans l'espace postsoviétique : le passé qui encombre*, Genève, Institut européen, 2014, p. 101-127 et Sarah GRUSZKA, « La sacralisation de la Grande Guerre patriotique », *Le monde vu de Russie*, hors-série : « Pas de côté », *La Vie-Le Monde*, 1, octobre 2022, p. 82-83. Sur l'instrumentalisation de la Seconde Guerre mondiale dans le contexte de la guerre en Ukraine, voir Ead., « Comment la Russie instrumentalise la victoire contre le nazisme dans sa guerre en Ukraine », *The Conversation*, 13 mai 2024 [En ligne : <https://theconversation.com>].

⁵⁴ Voir en particulier les décrets présidentiels de 2009 (sur « la lutte contre la falsification en histoire »), de 2014 (contre la « réhabilitation du fascisme ») et, plus récemment, ceux de 2022 dans le sillage de l'invasion de l'Ukraine. Voir Nikolay KOPOSOV, *Memory Laws, Memory Wars: The Politics of the Past in Europe and Russia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019 et Nicolas WERTH, *Poutine historien en chef*, Paris, Gallimard, 2022.

⁵⁵ Sur ce sujet, voir S. GRUSZKA, « Les monuments de la Seconde Guerre mondiale... », art. cit.

approche libre, dépassionnée et désidéologisée du siège de Leningrad est redevenue, à l'heure actuelle, quasiment impossible en Russie⁵⁶ : quatre-vingts ans après les faits, cet épisode relève encore d'une histoire extrêmement sensible, semble-t-il sacrée et intouchable.

*

Ainsi, le recours aux journaux personnels tenus durant le siège de Leningrad, qui nous sont parvenus par centaines, permet de nous retrouver au plus près de ce que les assiégés ont enduré. En documentant leur expérience à hauteur d'hommes ordinaires, de femmes et d'enfants, ils révèlent une réalité loin du paradigme héroïque dans lequel le récit officiel cherche à cantonner cet épisode infiniment plus complexe : celle d'individus confrontés à l'effondrement de tous les repères et aux assauts de la faim et de la mort. À l'appui de ces sources, il est dès lors possible d'écrire une histoire non pas tant du siège de Leningrad que des assiégés. Ce renouvellement historiographique est d'autant plus important dans un contexte de politisation de cette histoire, érigée en emblème du sacrifice de la nation soviétique, et désormais en acte d'accusation contre « les Occidentaux bellicistes » : c'est ce que semble bien suggérer la récente reconnaissance – en octobre 2022 – par le tribunal municipal de Saint-Petersbourg, sur la demande du bureau du procureur de cette ville, du siège de Leningrad comme un acte de génocide⁵⁷. Ce n'est certainement pas anodin dans un contexte de guerre mémorielle entre la Russie et une partie du monde occidental, et au moment où l'Ukraine a adopté une série de lois reconnaissant le génocide commis par la Fédération de Russie à l'endroit des Ukrainiens⁵⁸.

⁵⁶ Pour en savoir plus sur la récupération de l'histoire du siège de Leningrad par le pouvoir en URSS puis en Russie, voir Sarah GRUSZKA, « Leningrad assiégé : une mémoire conflictuelle », *La vie des idées*, 19 novembre 2024 [En ligne : <https://laviedesidees.fr/Leningrad-assiege>]

⁵⁷ Cette reconnaissance précède la qualification par la Douma (en mars 2023) ainsi que plusieurs tribunaux russes régionaux (entre 2020 et 2024) de l'ensemble de la « Grande Guerre patriotique » comme « génocide commis par l'Allemagne et ses alliés à l'encontre des peuples d'Union soviétique ». Voir le site de la Douma [En ligne : duma.gov.ru/news/56676, consulté le 09/06/2025].

⁵⁸ Le 14 avril 2022, la Verkhovna Rada d'Ukraine a adopté une résolution – « Sur la commission d'un génocide en Ukraine par la fédération de Russie » – dans laquelle les actions des troupes russes et des dirigeants russes en Ukraine sont reconnues comme un génocide du peuple ukrainien [En ligne : <https://itd.rada.gov.ua/billinfo/Bills/Card/39411>, consulté le 09/06/2025].